

Ils vous ont dit  
de partir  
là-bas  
à l'étranger  
Vous les avez regardés en silence  
La peur dans les mains  
Ils vous ont dit  
que le train vous attendait  
qu'il fallait dire au revoir  
Vous avez regardé la maison  
Vous avez regardé les arbres  
Et vous n'étiez plus là  
Seulement le vide à votre place  
Ils vous ont emmenés dociles  
Parce que votre âme était déjà  
nulle part  
Seulement la peur vivait encore en vous  
La gare était là  
pareille  
différente  
La fanfare jouait  
Ils vous ont dit que c'était jour de fête  
Vous ne reconnaissiez pas le ciel  
Trop grand trop bleu  
Lentement  
vous deveniez étrangers  
à travers les vitres du train  
Vous ne connaissiez plus  
les mots  
pour penser  
Vous n'aimiez plus vivre  
Vous n'aimiez pas encre mourir  
Vous pleuriez

***Dernier train avant le jour***

*Éditions Le dé bleu 2001*

in Anthologie *Le Nouvel Athanor 2018*

Nous sommes revenus des voyages  
des nouvelles conquêtes  
Incertaines voilures d'odyssées de l'esprit  
Dire ne pas dire ce qui avance dans l'ombre dépourvu d'ombre  
L'humilité des hommes humiliés déplacés outreterre  
Ceux-là restent en allés pour toujours  
des lieux qu'ils reconnaissent de loin  
seulement  
Ils n'en avaient tant voulu que leur défaite  
dans une rue de passage  
Maintenant leur  
à rester  
entre  
Les hommes des seuils  
étrangent notre silence  
complice des racines  
éclatées  
à la pluie du jour  
Ils ont perdu leurs yeux  
à une frontière effacée  
Ce n'est pas cela  
qu'ils veulent  
Mais des baisers  
intransigeants  
comme les cadavres qu'on expose dans leur parure des dimanches  
Pardon disent-ils  
Pardon pour les jours et les nuits  
empoisonnés  
Nous habitons la litanie des villes Beyrouth Mogadiscio Sarajevo Srebrenica Jérusalem  
Ramallah Grozny New York Kaboul Paris Bagdad Madrid Damas Nous habitons ailleurs  
Espérant la Ville sans nom

***N'arrêtez pas la terre ici***

*Éditions Le Nouvel Athanor 2007*

*in Anthologie Éditions Le Nouvel Athanor 2018*

Est-ce qu'on naît avec l'effroi ?  
Ce cri multiplié par la vie jusqu'au dernier souffle.

Les ossements des étoiles et des hommes mêlés  
par le vent dans le désert d'Atacama

Vêtements dévêtus des corps  
alourdis de la poussière du soleil  
Laissés à terre ouverte

Les femmes marchent la disparition jusqu'au bout  
de leur cri

Paix noire lumineuse du présent

*Matin de l'arbre levant*  
*Éditions Le Nouvel Athanor 2014*

Barque ajournée  
au milieu d'un étang

Il est tard. L'heure s'immobilise un temps  
avant de quitter l'ombre des arbres

Cela pourrait être le bord occidental  
de la terre  
la limite à franchir  
Attente suspendue  
à cet instant de soleil :  
rester ou partir

Il faudrait se jeter  
du haut du corps  
dans un lumineux vertige  
d'odeurs  
Revenues à la terre  
de source inconnue

Le soleil frappe au cœur  
ce jour  
commencé sans savoir

Il y a des ciels posthumes  
aux fêlures magnifiques

*Matin de l'arbre levant*

*Éditions Le Nouvel Athanor 2014*

*in Anthologie Éditions Le Nouvel Athanor 2018*

Lumière déportée  
Pourtant la frontière n'est pas le vent qui broie la fuite  
des clandestins en leur pays lui-même  
Peut-être faudrait-il entendre  
le cri des pierres  
complices du soleil jusqu'aux larmes  
des femmes  
de l'autre côté toujours  
de l'autre côté  
Le regard inaccompli des paroles celles  
qu'on n'a pas entendues  
attendues  
explosées  
En meure le vent de passer les murs  
de fermer les yeux la voix  
L'attente des pierres au soleil  
du commencement du temps à la fin  
de la terre

*Rouge à l'âme*  
*Éditions Potentille 2007*

*Mots d'après*

Les croix crèvent les nuages  
s'arrêtent parfois  
pour oublier  
la détresse des ciels  
d'avant  
Le rythme d'une pendule s'enfonce  
sous la terre

Nous avons eu nos heures  
d'enfance  
J'ai cru les fleurs accrochées  
aux musettes  
et nous avons l'amour des autres  
tranché par un obus

C'était ici la terre arrachée  
à la terre Nous étions perdus  
dans l'ivresse du brouillard  
et de l'alcool et du feu  
et du bruit et de la peur  
Comme ici rassure  
l'hostilité du sol inconnu  
l'instant grandit  
d'être lui seul à l'heure  
du temps vécu

Je demeure à vous  
le temps d'une lettre  
Mots d'après qui m'ont  
perdu en ce mort temps

J'ai peur de l'ombre  
lorsqu'elle aura disparu  
et je ne la verrai pas  
et je ne me verrai pas

Mes mots ressurgissent  
loin de ma mort  
comme une croix plantée  
en terre retient son nom  
parce qu'elle ne peut crier  
ce que nul ne peut entendre

***Le Bois des Corbeaux***

*Éditions Les Tilleuls du square/Gros Textes 2015*

Si vous connaissiez l'heure

Ni l'empreinte  
sur le soleil  
Mais l'eau rouge

Quelle signifiante  
différée

Qu'avons-nous connu  
des neiges striées  
de rails  
Des cortèges nus  
sous le ciel vide  
Des froides terreurs  
échappées en fumée

Il ne peut y avoir  
de sens  
qu'insensé  
Une altérité sans autre  
Telle l'ombre projetée  
sur le mur

Nous sommes trop tard  
dans la nuit  
quand rien ne bouge  
qu'un animal  
solitaire

Rouge est le jour  
sidérant le jour

*Soleil juste la nuit*  
*Éditions Henry 2019*

Dans la nuit les cavaliers reviennent sans monture  
Ne sachant ce qu'ils ont vu

(Chants rouges perdus là-bas dans la poussière)

Ils reviennent de leur retour de braise  
Mandrages des sommeils anciens

La nuit capte les reflets du noir  
dans le noir des miroirs de la nuit

Rien ne reste ici ni d'ailleurs  
que des manuscrits brûlés  
de nos vies imparfaites

Rien.  
Que le soleil.  
Une tache de lumière dans le noir.  
Un soleil à recommencer.  
Une parole à attendre.  
Une parole à atteindre.  
Avant le temps de l'ombre.

Au bord du blanc  
les mots s'effacent  
comme vaisseaux fantômes

Nous avons perdu l'écriture ancienne de nos transhumances

*Soleil juste la nuit*  
*Éditions Henry 2019*



Tu regardes  
cela que tu ne vois pas

Très loin tu remontes  
aux sources d'une rivière  
qui te perdit là-haut  
dans les collines où seulement  
vit le vent et tu pourrais  
t'arrêter là dans le vide de  
la beauté immobile Vide sans  
vie à vivre d'un imperceptible  
passage vers ce qui viendra  
plus tard toujours plus tard

Les balcons traînent leur angoisse d'être  
en suspens de mémoire  
Images accrochées dans l'air  
impalpable Il y a un jour  
où les jours basculent  
dans le désordre

La joie voudrait déchirer les aubes  
bleues hésitant au bord de la terre

Il y a eu ce train percutant  
le soleil un matin d'hiver

La stridence des fumées  
s'élevant dans le ciel  
perd sens peu à peu

Le givre dissout l'oubli  
L'instant te lie au temps  
présent S'énonce à peine  
la peine d'être ici  
sans résonance

Et c'est là  
L'horizon flamboyant  
de violente joie  
éphémère comme l'aube  
du premier jour

*Soleil juste la nuit*  
*Éditions Henry 2019*